

diverses personifications de l'“habitant”, qui est le plus canadien entre les canadiens.

Evidemment, d'autres littérateurs ont, avant lui et en même temps que lui, traité les mêmes sujets, mais aucun, ne s'y est voué aussi complètement.

Philippe Aubert de Gaspé nous a fait connaître ce qu'étaient les colons de la Nouvelle-France, au lendemain de la cession ; par la vivacité du coloris et la vérité de l'esquisse, (vérité toute de supposition d'ailleurs,) il se rapproche du chanfre de l'“Habitant”.

Les livres du Dr Choquette ont un savoureux goût de terroir en même temps qu'une excellente qualité d'observation ; il est presque le seul qui semble vouloir se confiner à la description des scènes et des paysages de sa terre natale.

Messieurs Nérée Beauchemin, Pamphile LeMay, Poisson ont, à l'occasion, puisé à cette source l'inspiration de vers excellents.

M. Fréchette, dont la renommée n'est plus à faire, ne peut être considéré cependant comme un poète de clocher ; si canadien qu'il soit par le cœur, il est entièrement français par la couleur et la forme. Toutefois, certains de ses contes ont une saveur locale bien prononcée, mais ces tentations isolées ne tiennent, dans son œuvre, qu'une place fort mince.

M. Beaugrand nous a laissé, lui aussi, quelques pages typiques, et Françoise dans ses “Fleurs Champêtres” a des esquisses de vie campagnarde vraiment caractéristiques.

Parmi les Anglais :

Miss Kate Hayes dans “Rough Ben” ; “The Khan” et quelques bons vers de G.-W. Bengough sont à peu près tout ce que nous avons de poésie dialectale, et rien de tout cela ne constitue une œuvre complète, ce ne sont que des tentatives accidentelles.

Nous trouvons dans Archibald Lampman, dans William Welfred Campbell, dans Fréchette, même dans Lozeau, des descriptions de paysages ou de scènes qui, par l'harmonie du vers, par la science du rythme sont supérieures à celles de Drummond ; mais ces descriptions auraient pu être écrites à Londres, aussi bien qu'à Paris et à Quimper Corentin comme à Québec. Ce sont de beaux vers, ce sont de brillantes peintures, mais ce ne sont ni des peintures, ni des vers franchement canadiens, le goût de terroir leur manque.

Il faut avouer, d'ailleurs, que la coexistence de deux langues différentes, sur le même territoire, rend la littérature complexe et désunie, et c'est probablement pour cela que la poésie canadienne-française, pas plus que la poésie Canadienne anglaise n'est réellement “racy of the soil”. La meilleure preuve que Drummond est seul de son espèce en Canada est que jamais on n'a essayé de le comparer à un Canadien ; cependant, à qui ne l'a-t-on pas comparé ?

A Burns, à Barnes, à Kipling, à Parker, à Bret Harte, à Lowell, à James Whitcomb Riley, à Cable, à Russell, à Field, à Adams, etc, etc.

A une foule de gens, dont les œuvres n'ont pas la plus lointaine analogie avec la sienne. Il a suffi qu'un homme ait écrit dans un dialecte quelconque ou qu'il ait été humoriste plus ou moins brillant pour qu'on l'ait comparé à Drummond.

Ceci prouve, à notre avis, combien rarement son œuvre a été comprise.

Il n'y a vraiment qu'une parenté bien vague entre le trappeur dépeint par Gilbert Parker, dans “Pierre and his people” et l'“Habitant farmer” de

Drummond. Les modèles ne se ressemblent pas plus que les procédés employés par les deux auteurs. L'un est un poète, l'autre un prosateur, le premier est un imaginaire et le second un observateur.

On a également souvent assimilé les poèmes de l'“Habitant”, aux ballades de Hans Breitmann ; il ne peut être de comparaison plus inexacte.

Alors que les types de Drummond sont criants de vérité, les personnages de Leland n'ont aucune existence réelle, ils ne constituent pas du tout un type américain ; et le jargon macaronique qu'ils parlent n'a pas la moindre ressemblance avec le Hollandais déformé, employé en certains coins de la Pensylvanie, ou l'Allemand américanisé que l'on peut entendre à Milwaukee ou Cincinnati.

On pourrait en dire autant de presque tous les autres, de ceux surtout qui furent simplement des humoristes, Drummond n'a été un humoriste que par occasion, il a été, avant tout, le peintre d'un peuple enclin à la gaieté, prompt à saisir le côté comique des choses, aussi l'auteur ne pouvait-il manquer de mettre en relief cette caractéristique.

Mais il ne nous semble pas qu'il ait exagéré dans ce sens.

Il fut pour les Canadiens ce que Burns a été pour les paysans des Highlands d'Ecosse ; James Whitcomb Riley pour les fermiers de l'Indiana ; George Washington Cable pour les créoles de la Louisiane. Comme eux, il a su nous faire vivre la vie de ses modèles nous faire penser comme ils pensent, pleurer quand ils ont souffert, rire quand ils se sont réjouis. Il a eu le rare mérite d'être un peintre exact, tout en restant poète, et la langue rugueuse qu'il a employée n'a certes pas nui à l'impression de la vérité qui se dégage de toute son œuvre.

La poésie dialectale est la moins artificielle de toutes ; son but est avant tout la candeur et la sincérité. Comme Browning l'a si bien dit dans “The Ring and the Book” elle doit être “human at the red stripe of the heart”.

Et c'est bien là ce qui caractérise l'œuvre de Drummond. Aussi les Canadiens-français ont-ils une dette de reconnaissance à cet homme d'une autre race, qui a su les peindre avec tant d'amour et de vérité.

(Fin)

Pierre Lorraine.

Le convoi de Luxe du Canada

Le convoi de l'“Intercolonial Limited”, le premier convoi du Canada, a reçu l'approbation de tous ceux qui s'en sont une fois servi. Il part de Montréal, à 9.00 a.m. chaque jour de l'année et arrive à Toronto à 4.30 p.m., à Hamilton à 5.30 p.m., à London, à 7.48 p.m., à Détroit à 10.00 p.m. et à Chicago à 7.42 a.m. le matin suivant. C'est un convoi solide à vestibule, pourvu de toutes les améliorations modernes, avec des wagons dortoirs Pullman jusqu'à Chicago ; il y a aussi un wagon-restaurant et un service de bibliothèque à la disposition des passagers. Faites-en l'essai à votre prochain voyage dans l'Ouest.